

conflict of gains and losses too. Use of pictures or photos does not in itself make a book suitable for non-readers.

Letters to Vietnam is, however, impressive for the unobtrusiveness of those who made it. In the end, we have a sense of knowing this boy well. That he could share his concerns and life so comfortably is a tribute both to his resources and to the care of the documentors. The straight-forward presentation of fact and reaction results in no sentiment, no melodrama, no moralizing, yet the book becomes deeply moving, expressing both pain and joy. Keep the kleenex nearby! Garry sums up his struggle thus:

There is a baby in this house, there is food, and we are having a party. None of these things could be in Vietnam. I am sorry. I liked living there, and I miss you and Daddy . . . Canada is mine too. Canada is my home. Love, Garry.

This is a book which can enrich older children's perceptions of others' world views, and in so doing, contribute to the development of tolerance.

Carol Anne Wien is an early childhood educator and preschool trainer. She has given a number of presentations in Nova Scotia on children's picture books.

CALEMBOURS EN PAGAILLE

Les voleurs d'étoiles de Saint-Arbrousse-Poil, Pierre Léon. Illustré par l'auteur. Montréal, Leméac, 1983. 161 pp. broché. ISBN 2-7609-9849-5.

Merlin, sabotier de Saint-Arbrousse-Poil (Québec) et chef d'une colonie de merles en visite chez leurs cousins des Roches-Saint-Pierre (France); Fiflard, merle blanc du Canada; Maurice, lapin en quête de ses origines; Pigou, renard rusé; Anne, jolie sirène; Fahra, princesse persane; Arabella, fière amazone; Joséphin et Cromagnon, affreux traîtres . . . voilà quelques-uns des personnages qui participeront à un étrange voyage interplanétaire. Ils rencontreront des Martiens, des animaux merveilleux, les sept nains de Blanche Neige. Ils délivreront une sirène prisonnière d'un requin, découvriront un trésor, charmeront une certaine princesse Sans-Sommeil . . . Certes, des lectures antérieures nous ont familiarisés avec la plupart d'entre eux ainsi qu'avec le gros de l'histoire, et pris individuellement, chaque personnage, chaque épisode manquent d'originalité. Le récit frappe surtout par l'étalement à la surface du texte, d'autres textes, contes, fables, devinettes qui ont peuplé notre enfance. Qui ne se souvient d' "Anne, ma soeur Anne . . ." ? Qui ne devine "Le corbeau et le renard" derrière le malheur d'une jolie cigogne bernée par certaine ruse de goupil? Dans ce livre où se mêlent aventures spatiales, personnages de contes de fées, de

fables et de farces médiévales, ce qui suscite le plus d'intérêt paraît être la manière dont l'attention est attirée sur le langage.

En effet, à commencer par le titre, il est souvent question, directement ou indirectement, du langage dans *Les voleurs d'étoiles de Saint-Arbrousse-Poil*. Partout l'auteur jongle avec les mots, leur orthographe, leurs sonorités, leurs sens.

Parfois, l'orthographe est modifiée pour mieux s'adapter à la prononciation. Ce procédé touche généralement des expressions courtes, d'un usage courant, et le contexte permet une identification rapide du sens: *quoa, chaïpa, sépassa, sékwa, sérien, séki, savapa, gzakt* (exact), *sfutu* (se fut tu), les larmes *zauzieux*. Parfois aussi, des modifications telles: "on va à la KA-TA-STROPHE," Maurice avait "AFFREUSEMENT PPPEUR" (116) constituent des exemples où le langage vise à décrire phonétiquement la réalité (on tremble de PPPEUR, on va à la KA-TA-STROPHE, ce qui est plus effrayant, plus dur et plus brutal que d'aller à la catastrophe), exemples médians entre l'adéquation de l'écriture à la voix d'une part, l'onomatopée d'autre part: "Krrrrchtt! Krrrchchtt! Chchchtououp! chchchteup! chchteueu . . . (115) "Et ça crachotait, ça éruçtait, ça toussait, toussotait, *toussotillait, pétaradinait, cheufeutait.*" (116)

Le langage peut aussi créer de nouvelles réalités. On trouve ainsi dans *Les voleurs d'étoiles de Saint-Arbrousse-Poil*, des mots nouveaux, fabriqués à partir de syllabes empruntées à des mots existants, auxquels sont rattachées des créatures imaginaires: chitues, grepotames, capillons, kanpillons, sautepillons, copillons, papinards, faunards, rossignards, conards (desquels s'agit-il?), croconards, torpillons, papimons, patons, moupillons. . . (77-87, 135) Ce tour stylistique, (annoncé déjà par cette idée de Fiflard que les anges, mi-merles, mi-hommes, auraient dû s'appeler *merlommes* (27)), ne perturbe en rien la syntaxe et allonge même des listes d'animaux jusqu'à l'infini.

Si l'on peut créer des mots, l'on peut tout aussi bien confectionner des baragouins. La méthode est assez simple (encore fallait-il y penser!): le merle siffle, le renard glapit. Fiflard et ses congénères remplacent toutes les consonnes par des *f*, Pigou par *gl* (quand il parle renardo, bien sûr, autrement, il parle un français des plus châtiés). FAFIFE! GLAGLIGLE! Une traduction s'impose! Heureusement que Pierre Léon y a pensé!

Dans *Les voleurs d'étoiles de Saint-Arbrousse-Poil* on cultive le calembour, Pigou en particulier. L'homophonie peut être exploitée de manière rudimentaire pour créer le comique par simple reprise ou par juxtaposition: "une chouette pas chouette" (48), "du champ de melons montaient maintenant comme des cris rythmés sur une mélodie de plus en plus aigue". -Voilà les fameux cris persans (. . .) Et il expliqua que le melon de ce pays (la Perse) poussait des cris perçants dès qu'il sentait qu'on allait s'en offrir une tranche." (98) Que les différents termes de l'homophonie soient actualisés dans le texte ("une chouette pas chouette") ou que l'un des termes soit absent (Maurice, entendant une chanson à boire, pense à un petit coup de *rosée* de Touraine qu'il ferait

bon laper (63)), le résultat est que le mot tend à adhérer à la chose. Parfois même, il crée la vocation d'un objet ou d'un animal/personne: une serpent à sonnettes qui sert de sonnette, un morse qui enseigne le morse, "Grinchoux, le loup, toujours aussi grincheux; et Grinchouse, sa femme, et Grinchonnet et Grinchonnette, tous aussi peu aimables" (150) à telle enseigne que le calembour peut provoquer des rapports de causalité cocasses: la "présidente (. . .) s'appelait Marguerite — car le président aimait les fleurs. . ." (151)

Certains jeux de mots exploitent le sens propre/figuré d'un même terme, produisant parfois des effets comiques réussis: "noirs de pétrole et de désespoir" (121); "Fiflard était aux anges. Et il crut en entendre." (135); "Maurice descendit à travers les nuages. Là-dedans, allez donc chercher un merle blanc! Surtout lui, qui était toujours dans les nuages" (145) D'autres peuvent reposer (c'est rarement le cas ici) sur une distorsion syntaxique: "Ils trouvèrent aussi des croissants de lune qui sentaient meilleur que ceux de l'autre." (49)

Ce bref exposé ne couvre pas toute la gamme des mots d'esprit présents dans *Les voleurs d'étoiles de Saint-Arbrousse-Poil*. Certains tombent dans le piège d'une certaine facilité: "Ces propos oiseux furent interrompus par des oiseaux étourdis, des étourneaux" (147) D'autres touchent presque à la poésie: "Pour se reconforter, ils burent à grandes lampées d'énormes tasses de lait qu'ils puisaient à même la voie lactée." (49)

Certaines juxtapositions font sourire par leur caractère inhabituel: Pigou qui se parle *en lui-même* et *à haute voix* (72); par une exploitation de clichés, assez banale: "Quand le thé est versé, il faut le boire" (110); étourdissante: les amis de mes amis. . . "les amis de tes amis sont mes amis, dit le roi. (Pigou songeait qu'il avait connu une certaine Mimi, chez des amis à Miami. Et il se disait que les amis des amis de Mimi à Miami étaient aussi les amis de ses mêmes amis de Miami.)" (107); par leur non-sens: "Simone, l'aveugle du village, qui regardait par la fenêtre du boulanger pour dire aux autres ce qui se passait" (67).

Jouant sur les différents sens d'un terme (*nuage/être dans les nuages*) et sur ses homonymes (*persans/perçants*), ces calembours cherchent certainement à provoquer le rire. Cependant, grâce au caractère double des animaux, l'ambiguïté du langage permet de démonter quelques clichés et préjugés de la vie de tous les jours, ces choses que l'on dit sans trop y penser: "des ours mal léchés, des oies blanches, des poules snobs, des chiens arrogants, des renards hagards, des faisans futés, de vieux singes à qui on n'apprenait plus à faire la grimace, des ânes bâtés, quelques vieux chameaux et puis des moutons, des boucs, des cochons, des andouilles et des cornichons. Mais le gros de la foule était fait de gens gentils, villageois ou Parisiens, ravis d'avoir eu des ancêtres qui aient su prendre la Bastille et en faire une fête!" (18)

Pierre Léon, on le voit, joue sur cette assimilation typique de la fable. L'exemple qui suit contient un humour qui ne nécessite aucun commentaire: "La dernière (cigogne) lui (Pigou) parut une créature exquise. Elle avait du noir aux sourcils, du bleu aux paupières, du gris tendre aux cils, du rouge au bec et aux

ongles et la plume parfumée au *Numéro 17* de chez Christian Plumeau.” (72) Elle était si jolie que Pigou en oublia d’être renard. Dans ces moments d’hésitation quant à la nature réelle du référent, une simple expression telle que “mon pauvre lapin” (116) sera d’autant plus drôle que Maurice *est* un lapin.

Les aventures de ces animaux-hommes amusent. Le jeune lecteur pourra y percevoir la relativité des coutumes: “Comme il faisait toujours beau à l’île Maurice, les grepotames (. . .) ignoraient la coutume qui consiste à parler du temps pour dire bonjour.” (82) Il y constatera l’évolution des rôles sexuels: “Pigou proposa de faire la vaisselle (. . .) — Non, dit Arabella, mon mari s’en charge (. . .) C’est lui qui s’occupe des enfants, du ménage, de la cuisine et de la vaisselle. — Oh . . . dit Pigou, les temps changent.” (142) Il y apprendra certaines valeurs morales car si les méchants sont punis (voir Cromagnon et Joséphin, 129-32), il est aussi question de confiance (le renard et le lapin) et d’entraide. Il s’initiera à l’ironie: on s’y moque gentiment des Russes et Américains. (65) Les Canadiens-Anglais étrillés car ils “parleraient comme des renards” (44) et ne se seraient jamais aperçus qu’il manquait un étage à la tour du Canadien National (47).

Le vocabulaire est vaste, la compréhension du texte fait appel à des connaissances générales étendues car il y a incontestablement bien d’autres marques d’humour verbal et culturel dans ce livre où les loups hurlent bijou, caillou, chou . . . (24); où il est fait allusion à la femme bionique (146) et à une certaine Diane Duflesne (sic) qui, si c’était elle, “se trémousserait” (146) davantage!

Voilà donc un texte conçu pour faire rire mais aussi pour faire réfléchir sur des valeurs morales et sociales d’une part, sur les limites du langage articulé d’autre part car *Les voleurs d’étoiles de Saint-Arbrousse-Poil* ne constitue-t-il pas un terrain d’exploitation privilégié du signe linguistique et de la fonction poétique du langage? Pourquoi en effet proposer de rebaptiser Saint-Arbrousse-Poil en Saint-Arbrousse-Plume en l’honneur de Fiflard (153) si ce n’est que lorsque le langage s’évade de ses limites, c’est pour faire surgir cette zone d’ombre appelée poésie? Le plus grand voleur n’est-il pas celui qui, s’appropriant la langue de tous les jours s’en moque pour ainsi en dévoiler la profondeur et la résistance?

Lucie Brind’Amour enseigne le français et la littérature médiévale à la Louisiana State University à Baton Rouge aux Etats-Unis.